

Dans son « petit manifeste sémiotique », Eric Landowski propose que le regard de la sémiotique sur les pratiques dominantes du sens ne soit pas neutre et que le sémioticien s'engage « dans un travail en dernier ressort politique visant, à travers la transformation des rapports de sens, la transformation des rapports sociaux et des formes de vie ». L'auteur affirme qu'« en ce sens, “faire de la sémiotique”, c'est bien [...] faire de la politique ».

Landowski sait que le principe d'immanence est l'un des fondements de la sémiotique que nous pratiquons. Pour cette raison, tout en admettant que la position qu'il défend « peut certes passer pour un parti pris extra-sémiotique, d'ordre politique, ou inspiré par une éthique », il affirme qu'en réalité elle ne lui « semble [pas] déroger à la sphère de cohérence proprement sémiotique » : « elle découle, sauf illusion, de la théorie même, de ses principes de cohérence internes ».

1. Eu égard à ses origines structuralistes, il est souvent — et injustement — fait grief à la sémiotique d'avoir ignoré la dimension historique du sens et fait abstraction de l'histoire dans son analyse du discours. Dans sa critique de l'ouvrage *Les mots et les choses* de Foucault, Sartre, s'en prenant au structuralisme qu'il considère comme « le dernier barrage que la bourgeoisie puisse encore dresser contre Marx », affirme que chez les idéologues bourgeois « on opposera à l'histoire, domaine de l'incertitude, l'analyse des *structures* qui, seule, permet la véritable investigation scientifique »¹. Le manifeste d'Eric Landowski doit être accueilli avec grand intérêt car malgré le caractère quelque peu fantaisiste des imputations dont Sartre donne ici un exemple, il est vrai que les sémioticiens n'ont jamais vraiment eu à l'esprit de mettre en avant, d'approfondir, d'assumer la dimension politique du travail sémiotique ou de répondre en termes théoriques à ce genre d'affirmations.

Comme le révèle cet extrait, un parmi les plus connus de Marx et Engels, les pratiques de sens dominantes correspondent à celles de la classe dominante :

Les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques les pensées dominantes, autrement dit la classe qui est la puissance *matérielle* dominante de la société est aussi la puissance dominante *spirituelle*. La classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose, du même coup, des moyens de la production intellectuelle, si bien que, l'un dans l'autre, les pensées de ceux à qui sont refusés les

¹ Jean-Paul Sartre, « Jean-Paul Sartre répond » *L'arc*, 30, 1966, p. 88.

moyens de production intellectuelle sont soumises du même coup à cette classe dominante. Les pensées dominantes ne sont pas autre chose que l'expression idéale des rapports matériels dominants, elles sont ces rapports matériels dominants, saisis sous forme d'idées, donc l'expression des rapports qui font d'une classe la classe dominante ; autrement dit, ce sont les idées de sa domination.²

Ces pratiques produisent un effet de naturalisation du discours : surdéterminés par la modalité de la nécessité (*devoir être*), les discours ainsi engendrés acquièrent une valeur de vérité telle qu'ils sont jugés conformes à la réalité. Le premier geste politique du sémioticien consiste par conséquent à démasquer cette naturalisation du discours en exposant sa contingence (*ne pas devoir être*). Pour ce faire, le sémioticien dévoilera son caractère historique, qui annule l'effet de sens de la naturalisation.

Héritière de Hjelmslev, la sémiotique narrative et discursive s'est construite en suivant ses pas. Loin de dédaigner l'histoire, elle prend en compte l'historicité des textes. Cette possibilité d'historiciser les discours résulte de la théorie même. Mais il convient d'examiner comment elle procède. Bien entendu, elle rejette l'idée que l'étude de l'historicité d'un texte consiste à relater des anecdotes sur ses conditions de production : l'auteur (biographie, etc.), le lieu, l'époque. C'est dans les *Prolégomènes à une théorie du langage*, première ébauche de son projet de science, que Hjelmslev pose le geste épistémologique liminaire qui va lui permettre de déterminer son objet théorique : la réduction.

La première réduction opérée est la postulation de l'immanentisme. La linguistique « doit chercher à saisir le langage non comme un conglomérat de faits extra-linguistiques (physiques, physiologiques, psychologiques, logiques, sociologiques), mais comme un tout qui se suffit à lui-même, comme une structure *sui generis* »³. Le langage ne sera donc pas conçu comme un moyen de saisir d'autres réalités, telles que les fluctuations de la psyché humaine ou le génie d'un peuple, une structure sociale déterminée, les relations historiques entre des peuples et des nations, etc. (p. 10-11). Au contraire, la linguistique doit connaître la langue en soi.

Et comme la langue, bien sûr, n'est pas un objet homogène — au contraire, elle admet de nombreuses variations et fluctuations dans le discours —, c'est en s'efforçant de dégager les constantes qui demeurent sous ces multiples transformations que l'linguiste en traitera. La tradition humaniste nie l'existence de toute constante dans les phénomènes humains, et du même coup la légitimité de sa recherche. Les faits humains, par opposition aux faits de la nature, seraient toujours singuliers et par conséquent ne pourraient ni être soumis à des méthodes exactes ni généralisés. La linguistique hjelmslevienne postule en revanche qu'à tout procès correspond un système susceptible d'être analysé et décrit à partir d'un nombre restreint de prémisses. D'un procès à un autre, un nombre limité d'éléments en eux-mêmes stables réapparaissent selon de nouveaux arrangements. Il s'agit alors d'établir un calcul général des combinaisons possibles, de prédire les événements qui peuvent se produire, ainsi que les conditions de leur réalisation.

Autrement dit, la finalité d'une théorie du langage consiste à rechercher l'existence d'un système sous-jacent à des processus diversifiés, avec comme fondement l'idée que la constance est sous-jacente

² Karl Marx et Friedrich Engels, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions Sociales, 1974, p. 86.

³ Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minit, 1968, p. 12. (Ci-après, numéro de page dans le texte).

à la fluctuation (pp. 17-20). La théorie du langage, tout en visant à élaborer des procédures qui autorisent une description non contradictoire et exhaustive des objets d'une nature donnée, ne doit pas se borner à permettre la reconnaissance d'un objet déterminé mais doit avoir une nature prédictive, c'est-à-dire permettre de décrire tous les objets d'une nature supposée commune, en l'occurrence le système et les productions de toutes les langues, et non pas d'une seule. Sa méthode ne peut donc pas être inductive, car il s'avère impossible de parcourir l'ensemble des textes existants dans toutes les langues. En outre, tous les textes possibles doivent être pris en compte, et pas seulement les textes existants (pp. 31-34).

Les langues naturelles constituent donc l'objet d'étude (p. 36). Ce qui est recherché est la connaissance immanente de la langue conçue comme une structure spécifique ne se fondant que sur elle-même. Les constantes sont à rechercher au sein même de la langue et non en dehors. Pour ce faire, la linguistique étudie la forme et non la substance. Autrement dit, les objets qu'elle analyse ne sont pas définis en soi mais uniquement par leur rapport à d'autres objets. Comme on sait, Hjelmslev va même plus loin, en postulant que l'objet examiné et ses parties n'existent que sur la base de ces relations, ou « dépendances » : les objets linguistiques (la substance) sont des points d'intersection de faisceaux de relations. La totalité n'est donc pas constituée d'« objets », mais plutôt de dépendances. Ce sont les relations dans le système (du type « ou... ou... ») et dans le procès (« et... et... ») qui ont une existence scientifique, et non leur manifestation (pp. 39-46). Ces principes une fois établis, Hjelmslev expose rigoureusement les modalités d'analyse des relations qui créeront les éléments des plans de l'expression (les sons) et du contenu (les concepts) dans les langues naturelles.

2. Or, tout ce que Hjelmslev vient d'écarter lors de la réduction épistémologique, il propose à la fin des *Prolégomènes* de le réincorporer. Commencant par reconnaître qu'il existe des structures dont la forme est analogue à celle des langues naturelles, il réintroduit la totalité des autres langages dans la théorie. Une langue, affirme-t-il, est une sémiotique dans laquelle toutes les autres sémiotiques peuvent être traduites, aussi bien l'ensemble des langues que les autres sémiotiques. Toutefois, eu égard au projet initial — l'étude des langues naturelles —, il montre que tout ce qui est doté de sens ne constitue pas nécessairement une sémiotique. Pour exister, une sémiotique doit opérer sur deux plans, ce qui est rendu effectif avec l'absence de relation univoque entre un fonctif du plan de l'expression et un fonctif du plan du contenu, à l'instar du jeu d'échecs ou des systèmes de symboles (pp. 139-153).

Envisageant toutes les sémiotiques, Hjelmslev ne se donne pas seulement pour objet les sémiotiques dénotatives, mais aussi les sémiotiques connotatives (celles dont le plan d'expression est une sémiotique) et les métasémiotiques (celles dont le plan du contenu est une sémiotique). Les styles, les genres du discours, les variétés linguistiques, la langue ou les langues dans lesquelles le texte a été produit, etc., sont alors incorporés à la théorie (pp. 155-167).

Dans le dernier chapitre du même livre, Hjelmslev explique que l'exigence première d'établir une « méthode sûre pour décrire tel texte non limité rédigé dans telle langue "naturelle" définie d'avance » a dû céder la place « à une attitude scientifique qui a fini par s'imposer et nous amener à une conception d'ensemble que l'on ne peut guère imaginer plus large » (p. 169).

Tout texte oblige le chercheur à le replacer, par catalyse, dans une totalité que le linguiste doit reconnaître. Cette totalité n'est pas isolée.

Tout système est une totalité qui se suffit à elle-même ; mais aucune totalité n'est isolée. Catalyse sur catalyse obligent à élargir la perspective jusqu'à ce que l'on arrive à tenir compte de toutes les connexions. [...] De catalyse en catalyse, langages de connotation, métalangages et métasémiologie sont obligatoirement intégrés dans la théorie. Ainsi, toutes les grandeurs qui, en première instance et à seule vue du schéma du langage-objet devaient provisoirement être écartées comme n'étant pas des objets linguistiques, sont réintégrées et comprises comme des composantes nécessaires des structures linguistiques d'un ordre supérieur. Par suite, il n'existe pas de non-langage qui ne soit pas composante de langage et, en dernière instance, il n'existe aucun objet qui ne puisse être éclairé à partir de la position clef qu'occupe la théorie du langage. La structure linguistique se révèle comme un point de vue à partir duquel tous les objets scientifiques peuvent être examinés. (pp. 169-170)

Initialement, Hjelmslev montre que la théorie est immanente et établit comme objet la constance, le système et la fonction interne. L'impression qui en ressort est que tout cela se produit « aux dépens des fluctuations et des nuances, aux dépens de la vie et de la réalité concrète, physique et phénoménologique » (p. 171). Toutefois, dans l'esprit du linguiste danois, il ne s'agit que d'une restriction provisoire, d'un geste méthodologique nécessaire pour « arracher son secret au langage » (p. 171). Et de fait, il pose ensuite l'exigence méthodologique complémentaire d'incorporer l'histoire, la réalité concrète à la théorie :

Au lieu de faire échec à la transcendance, l'immanence lui a au contraire redonné une base nouvelle plus solide. L'immanence et la transcendance se rejoignent dans une unité supérieure fondée sur l'immanence. La théorie est conduite par nécessité interne à saisir non seulement le système linguistique dans son schéma et dans son usage pris dans leur totalité comme dans leurs détails, mais aussi *l'homme et la société humaine présents dans le langage* (nous soulignons) et, à travers lui, à accéder au domaine du savoir humain dans son entier. La théorie du langage a ainsi atteint le but qu'elle s'était assigné : *humanitas et universitas*. (p. 171)

L'historicité du sens sera incorporée à la théorie sous le primat de la forme (au sens hjelmslevien). Elle ne sera donc jamais extrinsèque au sens.

3. Cependant, que signifie intégrer l'histoire à la théorie sous le primat de la forme ? En premier lieu, il convient de considérer que chez Hjelmslev la substance ne consiste pas en la masse amorphe de la pensée et ne se confond pas non plus avec les multiples possibilités articulatoires de l'appareil vocal. Elle n'est pas une réalité extra-linguistique mais la manifestation d'une forme du contenu ou de l'expression située à un niveau différent. Ainsi, un concept ou un son dérivent d'une forme et sont par conséquent des substances. Greimas le souligne : « (...) forme et substance sont deux notions relatives

qui dépendent du niveau d'analyse choisi : ce qui paraît substance à un certain niveau, peut être analysé comme forme à un autre niveau »⁴.

Si nous déterminons les phonèmes d'une langue, nous pouvons dire que tous les allophones d'un phonème donné sont du niveau de la substance. Cependant, lorsqu'on fixe les variétés régionales de cette langue, ces variantes sont appréhendées dans leurs relations, selon une perspective différentielle, et sont donc examinées en tant que formes.

Ainsi, étudier l'historicité inhérente à un discours revient à l'analyser d'un point de vue différentiel, du point de vue des relations (contraires ou contradictoires) que ce discours entretient avec un ou d'autres discours. Voilà précisément ce que signifie intégrer l'histoire à la théorie sous le primat de la forme. Le mode d'appréhension de l'historicité, qui résulte nécessairement de la théorie, est la saisie des différences.

Chaque discours se manifeste comme une prise de position par rapport à un autre discours. Comme Bakhtine l'enseignait d'ailleurs lui aussi, un discours ne se constitue pas à partir de la « réalité » mais à partir d'autres discours⁵. Le discours de Copernic se constitue en opposition au discours de Ptolémée, dans le but de démontrer que la Terre n'est pas le centre de l'univers, etc. Le discours de Darwin se constitue en opposition avec le discours de la Bible afin d'expliquer que l'homme n'a pas été créé par Dieu mais qu'il est le produit d'un processus évolutif. Le discours de Freud se constitue en opposition avec le discours qui soutient que tout homme est entièrement responsable de ses actes, et il entend révéler que nous sommes loin d'être maîtres de tous nos agissements. En un mot, le mode de fonctionnement réel du discours est la *différence*.

L'historicité du discours n'est donc en rien une chose extrinsèque qui serait donnée par des références à des événements contemporains du discours ou par des considérations sur ses conditions de production. L'historicité des énoncés se donne à saisir dans le mouvement linguistique même de leur constitution. La compréhension de l'histoire qui imprègne le discours repose sur la perception des relations entretenues avec le discours de l'autre. L'analyse historique des textes n'est pas la description d'une époque, le récit de la vie d'un auteur, mais consiste en une analyse sémantique fine et subtile faisant apparaître des contrariétés et des contradictions, des approbations ou des objections, des adhésions ou des refus, des controverses et des accords, des glissements de sens, des effacements, etc. Puisque le sens se constitue fondamentalement dans la confrontation, dans la contradiction, dans l'opposition des voix qui s'entrechoquent dans l'arène du réel, il est assurément historique, et par conséquent l'histoire lui est intrinsèque, et non extrinsèque. Capter les relations entre le texte et l'histoire revient à appréhender ce mouvement dialectique de constitution du sens.

4. Non seulement le sémioticien décrit les discours qui se forment dans le cadre de rapports de contrariété ou de contradiction, mais il prend aussi position. Dans la mesure où il montre que les discours dominants ne sont pas naturels et nécessaires mais au contraire historiques et contingents, sa

4 Algirdas J. Greimas, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse, 1966, p. 37.

5 Mikhaïl Bakhtine, *La poétique de Dostoïewski*, Paris, Seuil, 1970, pp. 238-243 ; *id.*, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970, pp. 34-36.

position s’aligne sur celle des discours non dominants. Maintes études sémiotiques ont entrepris ce travail politique, en dénaturalisant les discours dominants. Nous en évoquerons quelques-unes.

La grammaire narrative standard a établi un modèle de narrativité généralement considéré comme universel : le modèle fondé sur la manipulation. Mais dans *Les interactions risquées*, Landowski montre que ce modèle n’est qu’un modèle possible parmi d’autres⁶. Sur la base du primat de la forme, il propose de reconnaître quatre régimes de sens qui impliquent quatre modèles de narrativité – manipulation, programmation, accident, ajustement – et loin de se borner à les décrire il prend nettement position pour l’ajustement. Dans « Quêtes d’identité, crises d’altérité », étude très actuelle eu égard à la crise provoquée par la présence massive d’immigrants en Europe, Landowski analyse et compare les principes des discours tenus à propos de l’étranger : discours de l’exclusion, de la ségrégation, de l’assimilation et de l’admission⁷. Il montre non seulement l’ignominie des discours ségrégationnistes et d’exclusion mais révèle aussi la perversité du discours assimilationniste, qui semble pourtant procéder des meilleures intentions du monde. Et il prend clairement parti pour le discours de l’admission. Dans « Une sémiotique du quotidien (*Le Monde, Libération*) », le même auteur examine les diverses stratégies énonciatives mises en œuvre par les organes de presse pour écrire discursivement la quotidienneté et la décrire narrativement, en créant ainsi un effet de sens global. Et là encore le sémioticien analyste prend subtilement position, en l’occurrence en faveur du journal dit « de référence »⁸. Nous-même, dans une étude du discours de la dictature militaire de 1964 au Brésil, nous prononçant contre ce discours hégémonique, nous avons montré comment le système sémantique qui est à sa base se constitue par opposition à ce qu’on peut identifier, *lato sensu*, comme le discours de la gauche, et comment ce discours « de gauche » est lui-même lu par le premier général-président dans l’optique de ce qu’il appelle une « purification sémantique » du Brésil⁹.

5. Il est donc aisé de constater que ce travail politique de la sémiotique n’est pas une « illusion ». Au contraire, il résulte des « principes de cohérence internes » de la théorie, dans la mesure même où cette dernière intègre l’histoire sous le primat de la forme.

Aujourd’hui, une intervention politique de la sémiotique est particulièrement urgente. Ce à quoi elle doit faire face est un discours économique qui, partout dans le monde, se présente comme « la » vérité en prenant la forme d’un discours de la compétitivité. Affirmant l’inéluctabilité du processus de mondialisation, un tel discours implique nécessairement, corrélativement à l’ouverture des marchés, la contraction de l’État, la réduction des politiques publiques, la privatisation du patrimoine public, l’immersion dans des chaînes de valeur globalisées (dans le cas brésilien, cette insertion reste, il est vrai, sulfaterne du fait que le pays doit se consacrer essentiellement à l’exportation de matières premières et de denrées alimentaires), la précarisation du travail et l’altération du droit du travail. Le mal-être que provoque cette politique n’a pas trouvé chez la gauche de projet concret de développement susceptible d’y répondre en assurant la croissance économique, la génération

6 *Les interactions risquées*, Limoges, PULIM, 2005.

7 *Présences de l’autre*, Paris, PUF, 1997, pp. 15-44.

8 *La société réfléchie*, Paris, Seuil, 1989, p. 160.

9 *O regime de 1964 : discurso e ideologia*, São Paulo, Atual, 1988.

d'emplois et de revenus, l'insertion sociale et la distribution de la richesse. D'où le puissant resurgissement d'un discours d'extrême-droite proposant, en opposition à l'ouverture de la mondialisation, une fermeture centrée sur l'idée des États-nations, avec tous ses corollaires — nationalisme, xénophobie, exclusion... Face à ce discours, une argumentation purement morale — « il est indigne d'être xénophobe, il est rétrograde d'être nationaliste, il est stupide de refuser la diversité » — semble bien oiseuse, ou pour le moins insuffisante. Certains avanceront que le sémioticien n'est pas qualifié pour proposer un nouveau discours économique. Il est en revanche pleinement compétent pour déconstruire le discours qui est aujourd'hui responsable, chez une grande partie de la population, d'un sentiment de perte généralisée (perte d'identité, d'avenir, perte de sens) et de son correspondant passionnel, le ressentiment. Et il est aussi en mesure de montrer, en contrepartie, qu'un discours alternatif est possible.

Pour citer cet article : Jose Luiz Fiorin. «Sémiotique et histoire», Actes Sémiotiques [**En ligne**]. 2017, n° 120. Disponible sur : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5816#dialogue7>> Document créé le 24/02/2017

ISSN : 2270-4957